Hegel Vol. 3 N° 2 – 2013
DOI : 10.4267/2042/51161

Culture

La traversée du miroir

Jean-Marie Bédoret
Psychiatre, amateur d'art

«Tu agonisais dans les miroirs et
tu n'as pas arraché de ton visage
le visage de ta mère»

Antonio Gamoneda

Ces vers du poète asturien Antonio Gamoneda évoquent l'histoire de Jean R. et Marie R. Jean R., dont l'œuvre souvent hantée par la mort, est venu agoniser dans le miroir, pour un temps seulement, au point de le traverser. Mais il «n'avait pas arraché le visage de Marie». Ce visage plein d'amour faisait lien à la vie

Jean R.

A ce jour encore, par Marie R. - ce lien indéfectible à la vie -, Jean R., avec cette agitation incessante, tient toujours de l'oiseau aux aguets. Quiconque l'a rencontré hier, avant son passage dans le miroir, ne peut oublier cette tête, ces yeux qui n'avaient de cesse de tourner, balayant l'espace avec un sourire quelque peu filou, enchanteur. Puis c'est l'arrêt sur la pensée, de celle qui va plus vite que sa possibilité d'expression, déjà loin devant ; il lui fallait tout figer, rattraper cette dernière idée et bousculer lèvres, langue, larynx et presque bafouiller. Mais tout est là. De quoi va-t-il nous entretenir avec cet air subitement grave, sérieux. Le regard appelle l'attention. On ne rit plus. Sa démonstration s'élabore dans la bousculade de l'homme qui pense trop vite.

Ce passé si récent et prégnant est ressenti comme un futur proche au point qu'il devient impossible de parler de lui que sur le mode d'un présent intemporel.

Pour l'amateur, au sens de celui qui aime, intéressants sont ses récits volontiers dramatiques, sur l'acte de création. La tête est dite bouillonnante, la boîte crânienne presque insuffisamment ample pour contenir ce qui s'y passe avec un défilé outrageusement trop étroit pour accoucher de ce qui doit advenir à la création. Alors, il faut parfois une mise ne scène. Par exemple de la musique avec des baffles hurlants dans le crépuscule au point d'alerter la ronde des gendarmes venant lui signifier qu'il éveille toute la campagne. Pauvres vaches, cochons ou poulets alentour, alors que la maison est isolée dans la campagne et que cette musique est accusée franchir le brouhaha de l'autoroute distant d'à peine cinq cents mètres. Bref, enivré par cette voix sans limite d'un Johnny Hallyday, le pinceau crache l'explosion de la tête. Et je vois, sur mon mur, ce coquelicot plus rouge que tout ce qui peut être rouge, sortant d'une impensable betterave noire dans un mouvement qui vous emporte corps et âme.

Bien sûr, à propos de rouge, autrefois il y avait le vin. Juste ce qu'il fallait pour que l'idée franchisse le défilé. En cas d'abus, l'incendie cérébral s'éteignait et quelque comportement hasardeux déclenchait à nouveau un autre type de rencontre amicale avec la maréchaussée. Autrefois, car à ce jour, Marie R. veille.

Marie R., née R., son épouse, veille avec un amour défiant tout ce que la littérature a pu dire sur le sujet même dans l'ouvrage *Fragments d'un discours amoureux* de Barthes. Preuve en est ! Elle et son amour ont ressuscité Jean R. Il faut vous dire que Jean R. a failli mourir. Faillir ! Curieuse expression !

© aln.editions

Cette boule de vie constamment agitée, défiant la mort dans la fascination que nous disent ses œuvres, est allée faire un trajet éphémère de l'autre côté de ce miroir qui l'hypnotise de longue date. Que n'a-t-on pas écrit sur la morbidité du travail de Jean R. Il répète volontiers que naissance et mort sont les deux faces d'une même pièce de monnaie. L'avant naissance ou l'après mort sont un même monde. Peut-être que la mort est une naissance à un autre monde. De fait, par quoi sommes-nous gagnés face à ces bronzes de chevaux gisants, ces masques et momies, ces personnages naufragés d'un autre temps ?

L'AFGHANE

Et puis un jour le 3 septembre 2007, cet homme toujours entre rêves et réalité apparaît à la sortie de son atelier dans un espace psychique autre, inhabituel. Confus, comme perdu, bizarre, en difficulté d'équilibre ; il inquiète. A-t-il été intoxiqué par un solvant ou un produit chimique dans la patine d'un bronze ? Non, Marie sait, pressent. Ce n'est pas normal. Elle appelle une ambulance. Les examens à l'hôpital lui donnent raison ; son homme a souffert d'une brève insuffisance vasculaire cérébrale. Jean est solide, quelques jours de repos, il n'y paraît plus rien ou presque.

C'est le retour heureux à la maison. Il l'aime cette grande maison aux fenêtres largement ouvertes sur le jardin et qui laissent entrevoir, oreilles dressées, crinières épaisses, les bronzes des chevaux gisants dans la grande salle où le visiteur subjugué dévisage les œuvres de Jean et Marie R. Derrière la maison, l'amateur aime toujours retrouver, sur son socle de pierre, le bœuf écorché de Marie, qui paraît plus grand que nature ; l'œil est capté, et Rembrandt, Soutine prennent rendez-vous. Depuis peu, l'Afghane de Jean R. s'est imposée à côté. Magnifique de présence par ce long drapé offert au vent dans le dos comme pour mieux faire apparaître un visage émacié, digne. Les yeux, la bouche évoquent la supplique émouvante de cette femme, renforcée par le silence du bronze. Engagé dans le chemin qui mène à la maison, vous ne pouvez pas manquer cette rencontre.

Eh bien, Jean, de retour d'hospitalisation dix jours plus tard, manque-rate-loupe-la rencontre. La place est vide. Il est pris d'une frayeur intense, crie au vol, s'écroule. L'émotion est fatale, la pression dans les artères est à son maximum et cette fois-ci, il y va d'une hémorragie cérébrale cataclysmique. L'entourage n'a pas eu le temps de lui rappeler que l'Afghane, ni volée, ni disparue, est partie pour une exposition. Le mal est fait. La tête a explosé. Lui qui a été hanté par les récits des tranchées de la guerre 14/18, le voilà en réanimation, dans une attitude évoquant cette tête de bronze au masque à gaz contre l'ypérite *Mademoiselle Gabrielle* bardée de tuyauteries, de masque, et de machines n'ayant de cesse de sonner l'alerte. Crucifié comme son *Christ de Verdun*, il est donné comme presque mort. La médecine capable de voir au travers la boîte crânienne, comme par une fenêtre, est circonspecte. C'est une inondation cérébrale, même les ventricules sont pleins. Le coma est profond.

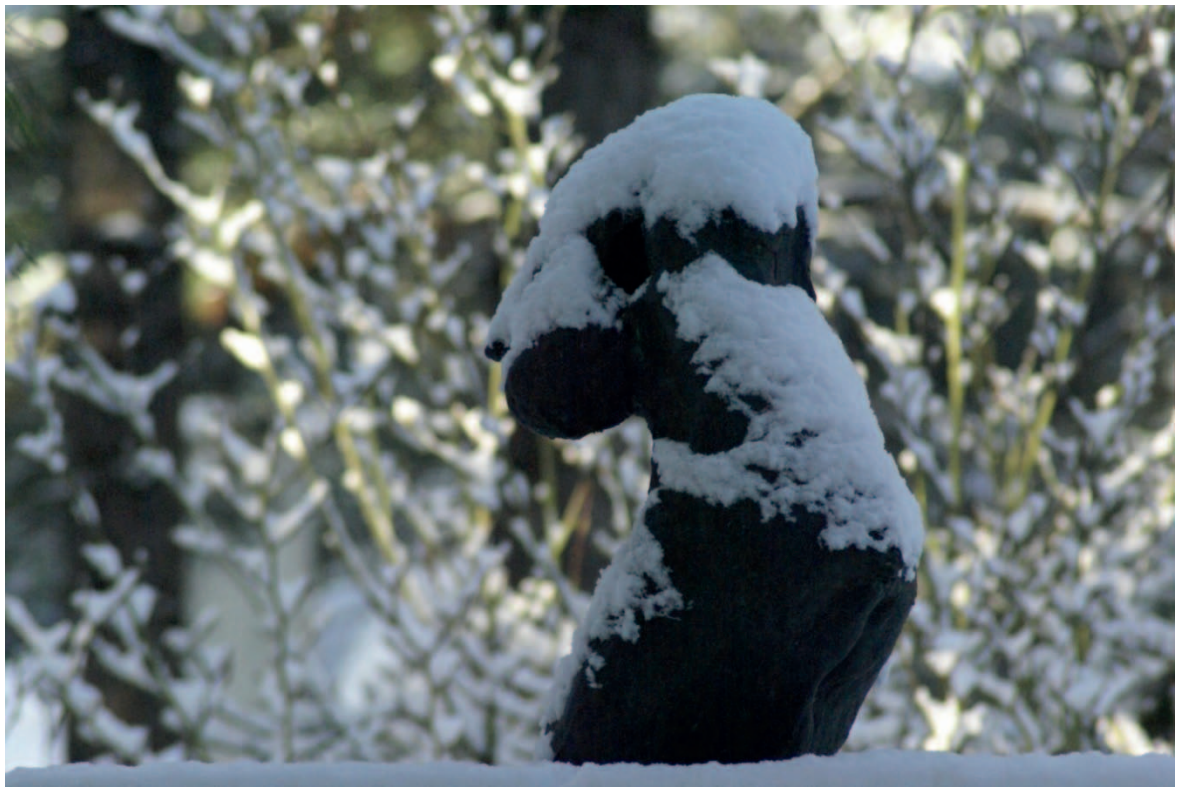
Injonction de Marie

Les troubles d'une respiration tantôt rapide et superficielle, tantôt profonde et stertoreuse, joints aux folles accélérations du rythme cardiaque et aux poussées d'hypertension artérielles qui déclenchent les alarmes de surveillance, sont impressionnants. Marie R. veille, mais après de longues heures de présence auprès de son Jean R., elle n'en peut plus et sur ce mode d'injonction vigoureuse qu'on lui connaît, l'enjoint de choisir. Entendez qu'elle lui demande, à lui - qui est dans un coma profond - de savoir de quel côté il doit se diriger, soit de poursuivre sur ce chemin mortifère dont les alarmes rendent compte, soit de rester avec elle, ne pas «s'arracher de son visage» et se calmer. Dans les minutes qui suivent pouls, respiration, tension artérielle se rangent dans les limites normales de vie. Voilà qui est prémonitoire de ce long, patient, et déterminé, retour à la vie de Jean R. sur cette injonction de Marie R., véritable perfusion de

© aln.editions

vie. Elle nous dit sa certitude d'échange de vibrations, d'une communication infra langagière, de celle qui passe de peau à peau, ou encore d'un autre ordre, de l'âme peut-être.

Un ami psychanalyste me disait que l'inconscient et pourquoi pas le conscient, étaient peut être



dans tout le corps, le cerveau n'étant qu'un organisateur. Aussi la présence d'une main sur un avant-bras, d'une parole heurtant un tympan, de l'ombre de Marie R. au travers des paupières fermées se fraient elles, par on ne sait quelle voie, au grand dam des dogmes médicaux, un chemin vers l'âme de Jean. R. Ces liens invisibles amarrent la barque folle qu'il est devenu au rivage de l'humain, au visage indéfectible de sa compagne. Il est probable que Baxter, canules et injections diverses de nécessité incontestable, seraient insuffisants sans ces liens inquantifiables.

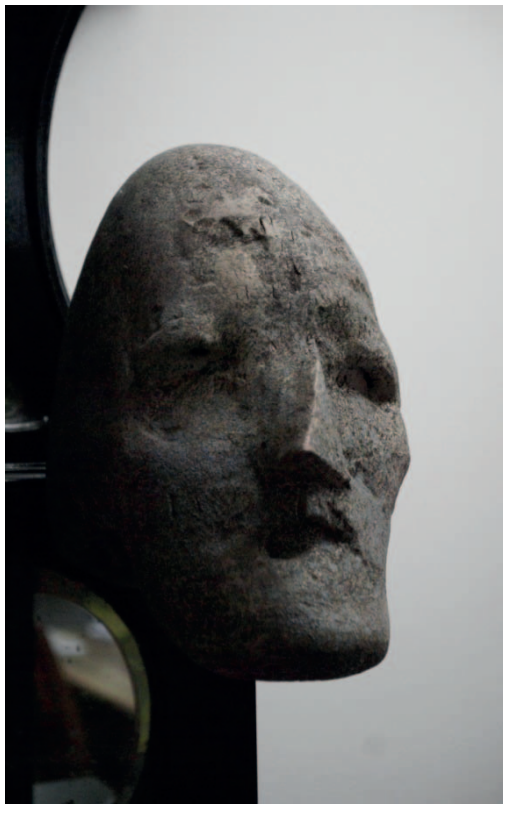
La parole

Au réveil, l'accostage sur le rivage se fait avec un bras et une jambe droites inertes et une incapacité de s'exprimer, de comprendre autrui par une aphasie complète. Jean R. a perdu la mémoire des mots. Quoi de plus éprouvant pour cet homme à l'agitation passée incessante. Un enfermement ! Est-ce un retour à ces moments anciens de vie avant l'entrée dans le langage ? Ou pire une incarcération dans un monde de silence intérieur, où tout a été effacé même les brouhahas entendus dans le ventre de la mère ?

Que devient sa pensée, celle qui par le passé allait si vite qu'il courrait après pour l'exprimer. Le voilà dans l'incapacité totale de nous en communiquer quoi que ce soit. Comment penser, raisonner, se représenter le monde si la mémoire des mots est perdue ? Que sont nos représentations sans les mots. Me reviennent des phrases clefs de ma formation. Par exemple «le mot est le meurtre de la chose». Par la parole, l'objet disparaît derrière le mot avec cette inadéquation irréductible entre ce mot et la chose ouvrant à la magie de la langue. Alors Jean R. toi créateur, te voilà face aux choses, en prise directe ? C'est peu probable, mais comment fais-tu pour «lire», «décoder» ton environnement. Le dictionnaire est perdu. Comment fonctionne ta machine à penser ? Dans la grande salle, je vois tes bronzes, ces masques qui de longue date, crient, hurlent. Il y a ce Hiroshima avec son roseau et sa gerbe de blé de part et d'autre du visage troué d'une bouche en détresse sans voix. Tu fais vivre «la chose» et nous la chargeons de mots parce qu'elle nous parle.

Peut-être que ta chance est de nous parler depuis toujours par ces créations dans un autre

© aln.editions



monde de symboles. Autre phrase clef : l'homme est un «parlêtre», celui qui «est» parce qu'il parle. Il faudra que je te demande si tu dessines dans ta tête, si tu prépares ainsi de nouvelles créations pour sauvegarder ton être. Je parie qu'en toi, tu converses avec cette autre langue de l'argile façonné sur la sellette, d'une feuille griffonnée. Il est urgent que cette main droite retrouve sa capacité d'exprimer ta conversation.

Les longs couloirs silencieux du centre de rééducation où tu as été admis n'en finissent pas de distance et silence pesants. On y croise parfois quelques blouses blanches souvent souriantes mais surtout des fauteuils roulants et des claquements de béquilles et cliquetis de déambulateurs qui rappellent la fonction du lieu. Nous sommes quelques-uns à te rendre visite, tu es là comme sans y être. Nous sommes démunis. Comment dire : «je, tu, nous», à toi si loin, comme ailleurs. Mais Jean R. que vit-il de cet environnement ? Quand un début de communication sera possible, il ne nous en dira rien, hormis le sentiment, compte tenu de l'architecture des bâtiments, d'avoir séjourné dans une caserne et refait un service militaire. A ce propos, dans l'imbroglio où il se trouve, il cherche son âge, se demande pourquoi son père, figure tutélaire dont il nous a souvent entretenu, est intervenu pour cette obligation militaire.

Tu nous regardes, nous fixes au risque de nous figer comme ton fauteuil aux freins serrés. Nous cherchons des mots dans tes yeux. Nous ne lisons rien entre une lueur transitoire et une absence. Je m'étonne même de l'absence de larmes. Comment évaluer ton vécu ? Nous nous surprenons à te parler comme à un enfant, bien face à ton visage, trop près sans doute comme pour optimiser une chance de communication. Nos phrases se veulent simples, et à bien y réfléchir presqu'imbéciles. Que lis-tu sur nos visages, nos lèvres ? Et cette main droite, celle qui a tant créé, inerte, flasque. Impossible de percevoir comment tu intériorises cette situation. Nos cœurs sont fendus au diapason du tien, et des quelques amis présents.

Marie R. veille et crée

Marie R. veille. Toutes les après-midi, elle est là. C'est une créatrice. Elle va le resculpter, son mari. Elle invente, stimule son «Jeannot», pointe le moindre progrès. Comme en réanimation, elle ne s'arrête pas au discours médical, aux statistiques et autres propos sur les possibilités ou plutôt les impossibilités d'un avenir. Là-venir, elle le sait. Depuis le début, elle sait que Jean va récupérer ses capacités de créateur et le temps va lui donner raison. Regardez-les ces deux-là se regarder ! Ils se mangent des yeux ou se nourrissent de leurs regards.

Marie R. a lié une solide amitié avec l'orthophoniste venue évaluer les troubles du langage à la sortie du coma. Un modèle de contagiosité, d'optimisme, d'invention, de trouvaille, ces femmes ! Les voilà toutes deux dans l'innovation constante, la spécialiste de la parole sait manifestement quitter ses livres sans les oublier. Marie R. transforme l'atelier en lieu de rééducation. Face à un grand miroir, de ceux qui permettent de se retrouver, son Jeannot se met aux barres parallèles fabriquées par un artisan du coin. Mari et femme sont dans l'entreprise de modelage du corps de l'homme, de récupération d'image de soi côte à côte. Jean retrouve son corps par celui de Marie. Me reviennent ces moments de joie avec mes enfants, eux et moi face aux miroirs. Joie d'exister, de s'aimer. Le corps de Jean est authentifié par celui de Marie. Est-il déplacé de penser qu'il a de la chance, ce Jean, de vivre avec une épouse dont la dignité du maintien, l'élégance du geste, la beauté du visage, l'éclat de vie des yeux forcent le respect ?

Beauté de ces femmes berbères dont elle a hérité par ses ascendances paternelles. Le rire, les propos d'encouragement de cette compagne estampillent un peu plus cette authentification de

© aln.editions

lui, de eux. Il fallait les entendre s'esclaffer tous deux et Jean se faire appeler fripouille. Derrière ce miroir, au bout des barres parallèles, il y a du pathétique, tel Jacques Brel et son «Quand on a que l'amour» mais mélangé à l'ironie festive d'un Gainsbourg et sa «vieille canaille». Il faudra que je leur dise le souvenir de ces dialogues avec mes enfants qui me poursuit jusque chez la coiffeuse, de celle qui ont cet art coutumier de vous parler dans le miroir !

Géniale intuition Marie ! Parler dans le miroir tandis que l'image du corps est doucement réappropriée. Parole qui passe par le corps comme pour ces danseurs sourds et muets rythmant leurs gestes au son du tambourin pourtant inaudible à leurs oreilles. Marie sait tout cela et la parole revient écorchée, bredouillante, en progrès constant. Elle suit des pistes étonnantes grâce aux inventions de ce duo épouse/orthophoniste. Le mot écrit est retrouvé ou réappris plus rapidement que le phonème, le son. C'est la valse des images et de leurs dénominations sous-jacente. L'ardoise magique fonctionne à temps complet. Jean comprend l'écriture sans la pratiquer. Des mots intelligibles sont prononcés alors qu'il ne comprend pas ce qui lui est dit. L'écriture sur l'ardoise magique et sa parole débutante permettent des échanges. Marie écrit, efface, réécrit. Lui sourit, comprend et ce petit regard filou qui le caractérisait est de retour.

Deux années se sont écoulées comme en dehors de lui. Il est vrai qu'il lui arrive de se regarder, là entre ses barres parallèles, avec des propos entre la première personne du singulier et la troisième. Il pense avoir été victime d'un accident de la circulation. Hypothèse plutôt qu'un vécu. Ce vécu lui a échappé. Sera-t-il jamais inscrit dans les circuits de mémoire ou alors rangés ailleurs dans un tiroir qu'il n'a pas encore trouvé ? Amis et Marie ne manquent pas de lui visionner sur leur lecteur DVD les vernissages d'expositions ou toutes manifestations le concernant. Comme devant des films anciens, il y encore peu de temps, il marque une fierté face à son image, ses sculptures ou dessins, son existence mais au sens étymologique du mot ex-sister (ex-sisterer) c'est-à-dire par cette vision extérieure de lui, à lui.

Se réapproprier

Marie R. veille. «Fripouille-Jeannot», quand ce n'est pas «mon nain de jardin» sont convoqués, comme on dit, à se réapproprier leur histoire. Pas évident avec comme outil l'ardoise magique sur laquelle il faut écrire grand.

Veilleuse infatigable, devant l'admiration de l'entourage, elle répond avec vivacité que «ce n'est que du bonheur». Bonheur de l'avoir rencontré jeune étudiante, d'être restée, de travailler avec lui, de partager le retour de ses forces créatrices. L'éventuel porteur de compassion est prié de passer son chemin, et vivement sollicité de partager ce bonheur.

Elle avait raison cette «perfuseuse» de vie. Elle n'a de cesse de lui parler de sa voix un peu forte (d'énergie), de le toucher, l'embrasser, de le bousculer, expressions visibles, vigoureuses des vibrations dont elle parlait en réanimation. Marie, à ce moment, faisait référence à la communication subtile par ces pulsations aux formes invisibles dans le silence d'une présence, ou de celles qui existent entre les mots, sous les mots.

Jean R. a repris un pinceau. La main n'est plus cet appendice flasque désolant. Bras et épaule sont à nouveau sous commandement central. Bien sûr, muscles agonistes et antagonistes n'ont pas encore harmonisé leurs actions. Le trait dépasse la ligne comme on dit à l'école. La forme dessinée a la griffe R. Jean ne se retrouve pas dans cette griffe grossière même si on lui dit que c'est du R. Marie veilleuse, patiente, déterminée ne force pas, sait qu'il faut attendre.

© aln.editions

Jean et son orthophoniste ou kinésithérapeute dessinent cercles, spirales, bâtons préliminaires à l'harmonisation des gestes. Se réapproprier l'environnement de création, se resituer dans la lignée des anciens et à l'entendre, j'ai le sentiment qu'il n'a rien perdu de cette mémoire.

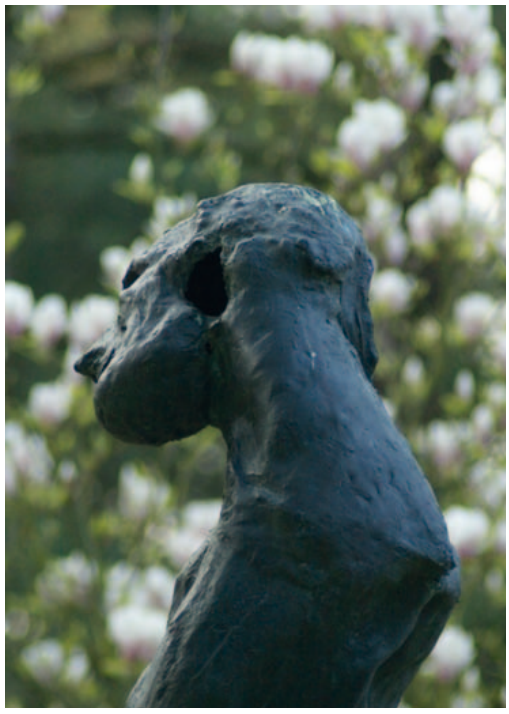
En décembre 2008, dans le brouhaha d'une foule contente de le retrouver au musée de Calais à l'occasion d'une exposition intitulée «Rodin, de Paris à Calais», il n'a que faire de ce qu'on lui dit. Il s'extasie devant les nombreux plâtres prêtés par le musée Rodin, commande, donne ses émotions. On oublie presque ses difficultés d'expression verbale, son fauteuil roulant. Le visage s'empourpre à la reconnaissance d'amis comme Dominique Viéville, le conservateur du musée Rodin à Paris. Il est parmi nous dans une appropriation réciproque.

Les expositions le concernant vont à nouveau se succéder, les amis ne peuvent le suivre partout !

Mais je le revois un peu plus tard pour une exposition de ses pastels dans une galerie du Vieux Lille alors que nous avions fait route ensemble, parlant de ses «boulots» avec un contentement plus près du sentiment de vibrer à sa création que d'une fierté. La fierté, il la réserve à sa femme, Marie R. qui exposera dans la même galerie quelque temps plus tard en janvier 2010. Il a retrouvé la capacité d'utiliser son «stock lexical» comme on dit. Il parle. Curieusement, pour comprendre l'autre, il lui faut toujours passer par l'ardoise magique et la belle écriture de Marie R. Qu'a-t-il fait des phonèmes qu'il retrouve en s'écoutant parler après la lecture de graphèmes ? Pourquoi le phonème d'autrui n'entre pas en vibration avec son stock lexical ? Allez savoir !

Il se réapproprie aussi son espace «d'artisan». Arrivés à l'improviste en automne 2010, il nous accueille, mon épouse et moi par un «chut» malicieux des lèvres et du regard. La chose est sérieuse. Marie R. a mis en route une coulée de ses travaux. Vrombissement du brûleur, rougeoiement du métal en fusion mais pas assez pour le couler ! Jean R. commente, explique l'opportunité d'ajout de zinc. L'œil veille. Ah ! Je revois Jean R. agité sautillant dans un paradoxe de calme et de tension empressée d'autrefois. Comment diable fait-il pour ne pas pester contre ce qui le cloue à son fauteuil roulant ? Marie R. va et vient du fauteuil de Jean R. au four, à la poche de métal. Visage à visage. Luminescence du métal contre brillance des regards ! Permettez-moi de relire cet extrait du poème d'Antonio Gamoneda, au présent de l'indicatif pour Jean et Marie R.

« J'ai vieilli dans tes yeux ; tu étais la douceur, le ravage et ton corps dans ses fruits nocturnes, je l'ai aimé...»



Œuvres de Jean et Marie Roulland
Photographies: ©Jean Marie André

© aln.editions